

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



André Clas et l'observatoire de langue

Henri Bélanger

Number 5, February 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40406ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bélanger, H. (1977). Review of [André Clas et l'observatoire de langue]. *Lettres québécoises*, (5), 47–49.

André Clas

et l'observatoire de langue

par Henri Bélanger

Il y a lieu à l'occasion de cette fin d'années 76 de saluer la parution au Département de linguistique et philologie de l'Université de Montréal de quatre cahiers photocopiés de «*Matériaux pour l'étude du français au Canada*». Trois d'entre eux sont des instruments de recherche préparés sous la direction d'André Clas et présentent leurs matériaux à l'aide d'une méthode de référence apte à rendre facile l'accès direct aux citations ou aux sources journalistiques et autres en cause. Le quatrième cahier est comme une critique sectorielle de la critique paralinguistique, si l'on peut dire, et ce n'est pas peu dire.

NÉOLOGISMES — CANADIANISMES Volume I

Il s'agit là d'un travail de lexicographie descriptive à base de citations recueillies dans les écrits d'auteurs québécois. «Observer, constater», écrit André Clas, c'est au fond le premier travail du linguiste». Les sélections sont fondées sur plusieurs attestations, ajoute-t-il en avant-propos, ce qui ne suppose pas, d'après lui, de jugement de valeur; cela n'est peut-être pas tout-à-fait juste. Le titre *Néologismes — Canadianismes* fait plutôt nouveau pour un tel ouvrage. On avait l'habitude de trouver les mots et expressions à connotations québécoises sous des têtes de chapitre péjoratives, vg barbarisme, anglicismes, etc... Il y a peut-

être à déplorer que le terme «canadianisme» n'ait pas lui-même trouvé à se moderniser.

André Clas et Marthe Faribault, aidés de douze collaborateurs, ont pigé leur matériel dans la presse et dans les oeuvres d'écrivains québécois parues depuis 1950. Il s'agit, à ce qu'on dit, de termes qui «appartiennent au français moderne et contemporain», bien qu'on prenne la peine de noter que dans la très grande majorité des cas, ils ne sont pas donnés au Petit Larousse ni au Petit Robert, ni même au Grand Larousse ou au Grand Robert. Mais c'est quand même un usage français sans aucun doute, puisque nous sommes Français... Tout le monde est d'accord là-dessus, s'pas...?

À partir de *adonner* jusqu'à *zigonner*, je retrouve dans cet ouvrage de nombreux exemples de termes et expressions à teneur régionale de la manière qu'ils sont employés par des écrivains populaires tels que Beaulieu, Ferron, Jasmin, Thério et beaucoup d'autres, dans des contextes particuliers qui correspondent généralement à ceux que j'ai connus depuis l'enfance, mais que l'on n'avait pas souvent l'occasion de voir écrits ailleurs que dans la correspondance des proches. Il y a plusieurs dérivations nouvelles mais peu surprenantes, vg *chomeux*, *chicaneux*, *chienneux*,... Il y en a qui ont fait des essayes pas fameuses avec *sans-dessein* au féminin...

Les intéressés auront la surprise d'y voir pas moins de 42 attestations pour *kétaine* et ses dérivés, alors qu'il y en a exactement 23 pour *niaiser* et famille. Il y a quelques acceptions et images qui me paraissent nouvelles, vg *mois jaune*, *années jaunes*, *pain en fesse*. Pas besoin de parler de la célèbre *chienne* à Jacques. Et si c'est avec nostalgie qu'on retrouve *plate* dans le sens d'ennuyeux et d'ennuyant, c'est avec trépidation qu'on tombe sur *le piton*, ce puisant instrument de la civilisation moderne qui ne peut pas faire autrement qu'être voué à un brillant avenir.

Le diable, cet éminent habitant d'en bas des traques, y affiche aussi les variantes *yabe* et *yable* avec et sans accent circonflexe. D'autres graphies sont plus inattendues, telle ces étonnantes *ghosses* de Victor-Lévy Beaulieu. Mais on ne trouve pas *chicoteux*, non plus qu'*ensfirouapette*. Ça sera donc pour la prochaine fois.

L'ouvrage se limite cependant à des exemples tirés de textes écrits. Ce genre de sourcement, qui a ses avantages, comporte aussi une lacune. Ça suppose que les écrivains connaissent l'orthographe, mais ça veut aussi dire qu'ils peuvent avoir l'esprit limité par l'orthographe. Il semble que l'équipe de chercheurs a généralement choisi judicieusement. Dans le Québec des années '50 et '60, la domination de l'orthographe par la langue épurée, corrigée parfois par

des tiers, a pu conférer à l'écriture du temps des tournures pas toujours aussi justes ou rôdées que celles de la langue parlée. Par exemple, celui qui écrit «tough» selon l'orthographe anglaise ne fait qu'un emprunt à l'anglais, tandis que celui qui pense «toffe» ou bien qui l'écrit à l'oreille est capable de dériver le verbe «toffer» tout naturellement et ainsi de composer du français régulier au besoin. La graphie toffe, également donnée, est assurément celle que l'esprit de norme devra retenir.

Du point de vue de la normalisation, il pourrait se dégager parfois une impression de mer à boire, de recommencement propre à décourager. Cette impression est surtout due je pense à l'exclusion du *Dictionnaire Général de la langue française au Canada* de Louis A. Bélisle, des références consultées. Les auteurs ont sans doute eu leurs raisons. Ayant admis le *Glossaire*, André Clas a-t-il cru qu'il pouvait se dispenser du Bélisle? Il y aurait avantage à ce que l'Avant-propos fournisse plus d'explications là-dessus. C'est plus que curieux cet ostracisme que les organismes canadiens, qui s'occupent de langue, pratiquent à l'égard du *Dictionnaire Bélisle*. Je ne m'explique pas que l'*Observatoire de français moderne et contemporain* que dirige Monsieur Clas n'ait pas remarqué le relief nullement négligeable de Louis-A. Bélisle. Il est pourtant grand temps de laisser cette discrimination contre Bélisle au Comité de Linguistique de Radio-Canada et aux nombreux prophètes d'archipet qui cherchent à devenir éligibles au poste d'ambassadeur au Portugal.

Le dictionnaire Bélisle, centré d'ailleurs sur le français régulier, marque une forte avance sur le *Glossaire* au plan des canadianismes, il me semble. Il y a bien 20 ans que Bélisle a résolu d'une excellente manière le rôdage de «ostiner», et c'est une perte de temps et d'argent que de ressasser la prétendue variante «astiner» encore une fois. Toute la famille avec *ostineux*, *ostination*, est déjà en place et c'est faire le jeu de l'ancien esprit puriste que de tendre à décodifier ces canadianismes déjà positivement normalisés. De même

la graphie de *cennes*, *cannes*, est depuis longtemps normalisée, et ceux qui écrivent *cents*, *cans*, ne font que de l'anglicisme orthographique. C'est pareil pour «patate». Ceux qui ramènent pétate ou pétaque sur le tapis, ne servent qu'à ébranler la patate, sinon à l'arracher, afin de mieux revenir à la «pomme de terre» tant affectée par la petite bourgeoisie. C'est la même chose pour la querelle sur le mot *joual* que Louis-Paul Béguin a fait à Larousse dans *le Devoir*. Bélisle là encore sait précisément ce qui en est et en donne la définition cherchée. Oui, oui, Bélisle est pas complet, on le sait. Mais il est plus complet que les autres, et puis en connaissez-vous des dictionnaires «complets», ou avec lesquels tout le monde est d'accord à cent pour cent?

Le recueil abonde, comme de raison, en tours de phrase que l'on peut appeler stylistique populaire. Il s'agit là d'expressions faites de mots réguliers employés avec une tournure quelque peu nouvelle, c'est-à-dire différenciée, et qu'il est préférable à mon sens d'apercevoir comme «formes culturelles». Nombres de différences de forme, de sens ou de fonction se portent alors au plan de la culture et du milieu, contournant ainsi les objections des chercheurs de puces qui voient abusivement là-dedans les différences de langue. Ainsi par exemple: un moteur qui marche *par à-coups*, des gens qui *donnent des jambettes*, qui *passent des québecs*, qui *parlent comme ils marchent*, qui *font les finfins*, qui *sont pas du monde*, et qui *se mettent en beau maudit*, *en saudis*, etc...; aller aux vues, payer la traite, être proche de ses cennes, sacrer le camp, baiser la piasse, prendre une marche, aller aux cenelles, chanter la pomme, prendre une brosse, passer un papier, lâcher son fou, faire du marchement, passer au batte, seraient également des formes culturelles. C'est à peu près pareil pour *se colletailier*, *s'adonner*, *se paqueter*, *se matcher*, *se zipper* et *se dézipper*. C'est à cause de différences culturelles qu'on appelle *écoeuranterie* au Québec ce que d'autres cultures disent *dégueulasse*.

C'est sans doute le grand avantage que présente la méthode d'exposition

simple de l'ouvrage qu'elle fournit des énoncés organisés et documentés sans parti-pris des matériaux culturels aptes à servir à une ré-évaluation objective des jugements superficiels, pressés, et généralement intéressés, qui ont été portés sur notre comportement langagier dans le passé.

Les auteurs nous préviennent que le recueil n'est qu'un échantillonnage, forcément incomplet, et il ne peut évidemment pas en être autrement. Leur méthode descriptive décrit les canadianismes de sens aussi bien que de formes d'une manière qui paraît mieux convenir à la description des langues étrangères, ce qui est révélateur et peut-être voulu. Beaucoup de nos diplômés, en fait, ont eu à oublier les usages d'ici, ou au moins à en afficher l'oubli. Ce n'est pas d'hier enfin que les Québécois se retrouvent dans la situation d'immigrants chez eux. Il est sans doute nécessaire aujourd'hui de continuer de la sorte à nous prouver à nous-mêmes qu'on respire. Il y en a toujours qui sont sûrs du contraire. Aussi était-il imprudent de la part d'André Clas de remettre ce travail à Pierre Beaudry, le traducteur carencé qui placote de «linguistique» dans *la Presse*. Voyons, cher monsieur Clas! Vous avez voulu rire. Mais vous êtes-vous seulement demandé ce à quoi un homme de l'esprit de Beaudry était capable de faire servir ces pages?

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE

Cette *Bibliographie* en deux volumes énumère et classe les chroniques de langage publiées dans cinq quotidiens du pays, i.e. *Le Devoir*, *Le Droit*, *La Patrie*, *La Presse* et *Le Soleil*. Le Volume I (466 pages) couvre les années 1950 à 1970, période encore proche dont je me rappelle la plupart des péripéties, tandis que le Volume II (1006 pages) remonte de 1949 jusqu'au début des journaux respectifs. Ces deux cahiers représentent une somme de travail extraordinaire et il n'y a pas de doute qu'ils constitueront un atout précieux pour les étudiants et historiens qui s'intéresseront à l'évolution de la pensée canadienne-française sur la

situation du français depuis 1880 jusqu'à tout récemment.

La plus grande partie des textes inventoriés sont évidemment de nature didactique, dans la tradition française du bon usage et traitent d'orthographe, de prononciation, de lexique, de syntaxe, de style etc... Une section plus brève mais plus importante repère les chroniques d'esprit global quant à la survivance, aux différents langages, au bilinguisme, à l'instruction, et aborde les aspects philosophiques, philologiques, pédagogiques de même que sociologiques et politiques, avec revendication et exaltation, il va sans dire. Le tout soigneusement daté, classé, répertorié et numéroté de façon à faciliter l'accès aux textes mêmes ayant traité de tel ou tel sujet. Je vois par exemple que dans les années '20 et '30 il a paru plusieurs articles sur le «Parisian French» et il y aurait intérêt à examiner la perspective d'alors en regard de celles d'aujourd'hui. 120 textes sont inventoriés sous la rubrique «Le Français — Langue Internationale», qui laissent soupçonner comment la notion de *français international* a pu prendre la tournure qu'elle a connue, au pays, de 1945 jusqu'à vers 1972, alors qu'elle a brusquement flanché.

Le deuxième volume, traitant d'une période qui accueillait mieux les créations canadiennes, est une mine pour les chercheurs, d'abord pour les termes eux-mêmes, que dans bien des cas l'auteur a voulu corriger (tel que *adonner*, autrefois aperçu comme barbarisme), et ensuite à cause du renvoi exact aux textes qui en ont traité. C'est ainsi que je vois que Louis-Philippe Geoffrion a traité de *limoner* dans *La Presse* du 26 juin 1926, page 53, et que Théophile Hudon a parlé de *branler dans le manche* dans *Le Devoir* du 22 octobre 1934.

Où..., elle était déjà pas mince, *La Presse*, en 1926...

VUES ET APERÇUS SUR LE FRANÇAIS DU CANADA par Paul Daoust

Dans ce travail compact (115 pages) et substantiel qui mérite une distribution large et une lecture attentive, Paul Daoust étudie les atti-

tudes affichées au sujet de la langue, telles que reflétées dans les diverses chroniques à paraître en majorité dans le journal *Le Droit*, qui est sans doute le quotidien à se trouver le plus près de la ligne de feu dans la bataille du français. Dans une optique que le prologue d'André Clas rattache d'emblée à la sociolinguistique, l'auteur a examiné les réactions favorables, défavorables, et neutres, faites par les Anglais, les Français et les Canadiens français, sur la nature du franco-canadien, de 1913 à 1975, puis sur cette base il a dressé un tableau qui donne une vue d'ensemble sur l'évolution de la perception des chroniqueurs de chaque nationalité. Les rapports de concordance et les revirements d'opinion avec les époques sont tellement curieux qu'on est tenté de s'en demander le pourquoi.

Gardant le style mesuré de l'objectivité dans un domaine pourtant difficile à soustraire à la passion, Paul Daoust analyse alors à la lumière des conceptions linguistiques modernes les sentiments et idées sous-tendant les attitudes exprimées, et les têtes de chapitres suivantes décrivent assez bien ce qu'il aperçoit:

- a) Absence de perception fonctionnelle de la langue,
- b) Le mythe d'une langue pure,
- c) Vision monolithique de la langue,
- d) Importance démesurée accordée au sous-code écrit,
- e) Conception atomiste des prescriptions phonétiques et lexicales,
- f) Négations des automatismes de langage,
- g) Mauvaise interprétation des rapports langage-pensée.

L'auteur se rend bien compte que les vues exprimées alors et leur optique ont leur valeur, et qu'elles ne sont pas sans rapport avec la situation d'affrontement perpétuel qui prévaut, mais allant au delà de la simple chose linguistique, il interroge les incidences *morales* qu'implique le sentiment de malparler qui a été courant chez nous surtout à partir du début des années quarante jusqu'au milieu des années soixante. Le complexe d'infériorité des malparlants et le complexe de supériorité compara-

tive des gens instruits ont pu alors fournir aux uns et aux autres des raisons affectives de se diviser et de s'entre-manger, et il n'est pas difficile de comprendre comment dans une situation coloniale cette division pouvait se prêter à la manipulation. Aussi a-t-il fallu se rendre compte que l'affaire n'en était pas d'abord une de qualité linguistique, pour qu'apparaisse sa vraie nature politique. L'image négative du soi et des siens que construit à la longue chez les dominés une dépréciation diminuante de la langue minoritaire, n'est sans doute pas étrangère à un certain comportement électoral chez les Canadiens français, et l'évaluation de cette incidence pourrait apporter un éclairage significatif sur le cours des événements.

Car il s'est amorcé vers 1965 un processus, auquel Daoust applaudit, qui altère la perception des données, mais qui attaque certaines de nos fixations traditionnelles et en défie les assises, et qui, en raison de l'ampleur de la remise en cause, a l'effet de créer des malaises chez quelques poètes et prosateurs de la vieille école, inconscients de l'enjeu et qui depuis ce temps-là se démènent comme des diables dans l'eau bénite pour étouffer les renouvellements et marmotter des anathèmes. Ces éteignoirs nouveau genre sont donc avisés que tous ne sont pas dupes de leurs maladroites pirouettes et de leurs transparents sparages.

Espérons que des analyses analogues seront faites à partir des chroniques parues dans d'autres journaux et il sera intéressant d'en comparer les résultats. Encore plus importante, à mon sens, devrait être l'étude de l'effet cumulatif des programmes d'épuration de la radio-télévision, à cause de leurs plus vastes retombées psychiques, et il faudrait bien que les institutions voulues réquisitionnent toutes les bobines possibles là-dessus avant que l'on s'avise de s'en défaire...

Henri Bélanger